

Le tueur à la cravate

Marie-Aude Murail



Grâce à quelques clics et une adresse mail bidon, Ruth Cassel a pu s'inscrire sur le site perdu-de-vue.com et y déposer une vieille photo de classe en noir et blanc trouvée dans les affaires de son père. La manip n'a qu'un seul but : l'aider à différencier les deux blondes aux yeux noisette sur la photo, Marie-Ève et Ève-Marie, respectivement la mère de Ruth et sa soeur jumelle, décédées à vingt ans d'intervalle.

Très vite, comme s'ils avaient attendu ce signal, des anciens de la terminale S3 se manifestent. L'ex-beau gosse de la classe, un prof de philo à la retraite, une copine des jumelles et, en prime, un grand-père dont Ruth ne soupçonnait pas l'existence, s'empressent de répondre. Tout pourrait s'arrêter là... Mais la photo de classe a réveillé de terribles souvenirs. Les e-mails évoquent un meurtre commis l'année de la terminale, celui d'Ève-Marie. Ils parlent d'un étrangleur récidiviste, le tueur à la cravate. Bien plus effrayant, ils mettent en cause l'une des personnes que Ruth aime le plus au monde, son propre père, Martin Cassel...

Présentation du livre sur le site de l'école des loisirs

Sommaire des pistes

1. Amorce
2. Rencontre avec l'auteur
3. Journal de bord du *Tueur à la cravate*
4. Retrouvailles
5. Les jumeaux
6. La cravate

Signification des pictogrammes



Renvoi aux documents mis en **annexes**.



Contactez-nous : web@coledesloisirs.com

1 Amorce

Si Ruth et Déborah avaient imaginé dans quelle aventure elles se lançaient en déposant sur un site de retrouvailles une vieille photo de classe en noir et blanc, dénichée dans les affaires du père de Ruth, elles y auraient certainement réfléchi à deux fois !

En effet, des secrets vont se révéler au grand jour, de vieilles rancœurs resurgir... et tout cela risque de mal finir !

2 Rencontre avec l'auteur

L'équipe des Max a rencontré Marie-Aude Murail. Découvrez **cette vidéo** pour tout connaître de l'auteur et de son oeuvre.

3 Journal de bord du *Tueur à la cravate*

Tout en écrivant *Le tueur à la cravate*, Marie-Aude Murail a tenu son journal. Grâce à ce document, on suit pas à pas l'élaboration du roman, on partage les questions que se pose tout auteur de roman policier, on vit un peu à côté de l'écrivain.

Découvrez **en annexe les extraits que nous vous proposons** de ce journal de bord, après lecture du roman avec vos élèves.

Suivez ensemble la naissance du roman :

Comment l'idée de ce livre est-elle venue à Marie-Aude Murail ?

Quels autres titres a-t-il d'abord portés ?

Comment sont nés ses personnages ? Comment ont été trouvés leurs prénoms, choisie la profession du père ?...

Quels sont les autres choix qui se sont posés ?

Quelles difficultés Marie-Aude Murail a-t-elle rencontrées ?

Cela a-t-il l'air facile d'écrire un roman ?



4 Retrouvailles

Retrouver un ami d'enfance, c'est un peu retrouver son enfance, plaisir qu'on goûte surtout à partir de la trentaine.

Cela dit, tout le monde peut chercher à renouer avec d'anciennes connaissances. Des sites existent, que l'auteur a "testés", et qui permettent parfois de retrouver d'anciens amis de classe.

Vos élèves ont déjà sans doute, eux aussi, perdu de vue un condisciple, à cause d'un déménagement, par exemple. Mais cela pourrait être aussi un camarade de colonie de vacances, ou un copain rencontré lors d'un quelconque stage. Demandez-leur d'apporter les photos de groupe qu'ils peuvent retrouver et où figure le disparu. Reproduisez-en certaines et proposez-les aux élèves en leur demandant de reconnaître d'abord leur condisciple à eux. Comment l'ont-ils reconnu ? A-t-il beaucoup changé ? Demandez ensuite à celui-ci d'entourer, sur une des photos apportées, la tête du camarade qu'il a perdu du vue. Que se rappelle-t-il de lui ? Pourquoi a-t-il envie de le revoir ?

Demandez enfin aux élèves d'imaginer le contenu d'une petite annonce du type « Perdu de vue », qui donnera une chance de le retrouver.

Si vous en avez la possibilité, rien ne vous empêche de présenter trois des sites de retrouvailles les plus connus :

<http://copainsdavant.com/>

<http://www.photo-de-classe.com/>

<http://www.trombi.com/>

Dans le roman de Marie-Aude Murail, c'est l'inscription sur un site de ce genre qui va tout déclencher.

Pourquoi les filles décident-elles de s'inscrire sur un site de retrouvailles ?

Comment s'y prennent-elles ?

Quelle autre décision auraient-elles pu prendre ?

Qui va réagir, suite à leur annonce ? Qu'est-ce que cela va déclencher ?

Quelles questions se pose le lecteur, lorsqu'il arrive à la page 40 ?

5 Les jumeaux

Romulus et Rémus, Dupond et Dupont, les frères Bogdanoff...
sont des jumeaux célèbres.

Si vous avez des jumeaux dans votre classe ou dans l'école, c'est le moment de leur donner la parole. Préparez soigneusement un questionnaire (pas trop indiscret) avec vos élèves et interviewez-les ...

Et vos élèves, auraient-ils aimé avoir un frère ou une sœur miroir ?

Pour en savoir plus sur les jumeaux et le comportement à adopter vis-à-vis d'eux, **un article intéressant à lire**, et **un dossier très complet**.

Un documentaire de Nils Tavernier, sur la vie quotidienne d'un couple dont la femme attend des jumeaux.

Consultez **ce site** pour avoir des idées de questions à poser aux jumeaux.

Marie-Ève et Ève-Marie sont des sœurs jumelles qu'un tragique destin attend. En quoi le fait d'être jumelles va-t-il compliquer l'histoire ? En quoi sont-elles différentes ? Qu'ont-elles en commun ?

Sur le thème des jumeaux, mais en plus drôle, vous pourrez visionner :
Drôles de jumeaux, de Steven de Jong
ou **Zack et Cody**, de Sean McNamara

Ou proposer en lecture, dans un registre plus grave :

À la rencontre des cygnes, d'Aurélien Loncke

Dernier jour de beau avant la pluie, de Marie-Sophie Vermot

Ou un autre roman policier de Marie-Aude Murail : **La dame qui tue**.

6 La cravate

“Une cravate bien nouée est le premier pas sérieux dans la vie.”

Oscar Wilde

“Le nœud est à la cravate ce que le cerveau est à l'homme.”

La Rochefoucauld

On peut tuer avec une cravate, mais ce n'est pas sa fonction principale ! À l'origine, cette pièce d'habillement fut portée par les soldats croates qui se nouaient autour du cou de quoi se protéger du froid. Croate aurait donné cravate. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Ce dont on est plus sûr, c'est que la cravate a remplacé les jabots de dentelle à partir du XVIIe siècle en Europe. Évidemment, elle ne ressemblait pas encore à la cravate d'aujourd'hui, qui fut imaginée par un New-Yorkais, Jesse Langsdorf, en 1926.



Découvrez **en annexe quelques cravates célèbres** (et moins célèbres !).

Vous pouvez passer à l'atelier pratique : faire des nœuds de cravate. C'est un excellent exercice de consignes orales ! Un élève a le dessin du nœud à réaliser, et les autres s'y essaient.

Voici **différents types de nœuds** existants .

Voici aussi un pdf expliquant, dessins à l'appui, **comment réaliser les quatre nœuds les plus courants**.

Et puisqu'ils savent faire des nœuds de cravate, pourquoi ne poseraient-ils pas en jeunes dandys cravatés, pour continuer la galerie de portraits...

Et si vos élèves ont la fibre « styliste », pourquoi ne pas leur faire imaginer une cravate originale, en s'inspirant de celle du tueur ?

<http://lesmax.fr/107FREw>

<http://lesmax.fr/10rUqdg>

Quelques cravates célèbres (et moins célèbres !)



Louis XIV invente la fonction de cravatier, qui choisit et noue les cravates du roi.



George Washington, au XVIIIe siècle, porte une version un peu plus moderne de la cravate.



« Beau » Brummell, dandy anglais du XIXe siècle, met à l'honneur la cravate de mousseline blanche.



Oscar Wilde, au XIXe siècle, est un des plus fervents défenseurs de la cravate.

Quelques cravates célèbres (et moins célèbres !)



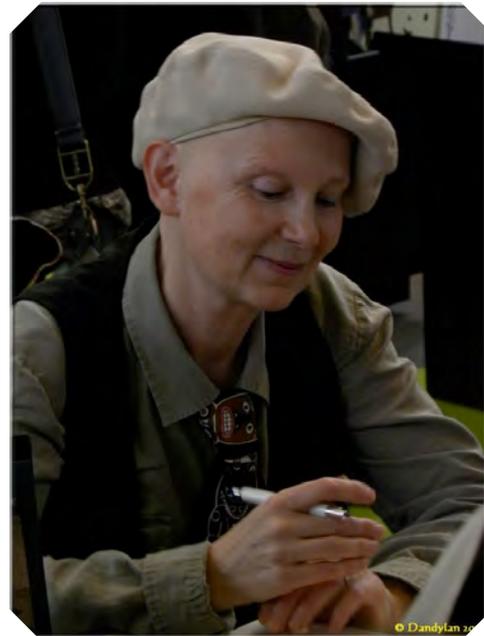
Winston Churchill, au XXe siècle, est célèbre pour ses nœuds papillons, autre forme de cravate...



... tout comme Elio Di Rupo, Premier ministre belge du XXIe siècle.



Également au XXIe siècle, Boris Moissard, auteur à *l'école des loisirs*, milite assidûment pour la défense de la cravate, espèce vestimentaire menacée...



...tandis que Marie-Aude Murail elle-même en est une des adeptes les plus brillantes et les plus illustres.

Lundi 12 janvier 2009

J'ai terminé hier mon roman *Malo de Lange, fils de voleur*. Ce matin, j'ai fait une dernière modification, mais depuis quelques jours déjà, je pense au roman suivant. Je ne sais pas si c'est par peur du vide ou pour faciliter la séparation. J'ai décidé de tenir le journal de la création à venir, car j'aimerais pouvoir répondre à la question qu'on m'a posée des dizaines de fois : « D'où ça vous vient, l'inspiration ? »

J'ai deux pistes d'écriture pour le prochain roman. L'une utiliserait la mythologie grecque, dieux, héros et mythes. C'est un univers qui m'a fascinée quand j'avais douze ans, et c'est une forme de fantastique qui renouvellerait le genre actuel de l'heroic fantasy. J'aimerais mêler dieux et hommes, en trouvant un ton qui ne soit pas celui de *La Belle Hélène* d'Offenbach, mais qui s'en inspirerait tout de même... Pour le moment, je vais relire les récits mythologiques dans les livres de ma bibliothèque, ceux que je lisais étant enfant.

L'autre piste d'écriture explorerait le penchant exhibitionniste de notre époque : blog, Facebook, site du style copainsdavant. C'est une chronique sur France Info qui a presque achevé de me convaincre d'aborder ce sujet. Il y était question des femmes qui tiennent le journal de leur grossesse sur un blog, allant jusqu'à noter le nombre de

nausées dans une journée, et «postant» leur accouchement pour «leur Doudou d'amour qui n'a pas pu être là». Je pensais à un titre du style *Jacques a dit : tous à poil!* Mais si le phénomène qui m'intrigue me semble a priori vulgaire, je n'ai pas intérêt à jouer d'emblée la vulgarité. J'ai aussi pensé à un titre comme *Chroniques d'Internet* parce que je viens de voir la série, assez dénudée, *Chroniques de San Francisco*. Le but pourrait être de faire se croiser sur Internet et dans mon roman des gens très différents, de milieu, d'âge, de mœurs, de manière à suivre plusieurs intrigues ayant des points d'intersection, comme dans les séries télé. Je souhaite lire des ouvrages de sociologie sur Internet et l'exposition de l'intimité, à la fois réfléchir et pratiquer. J'y vais à reculons, quelque chose en moi y répugne. Pudeur serait sans doute le mot.

Mardi 13 janvier

Je ressens le vide d'après roman. Les jours précédents, à peine les yeux ouverts, je pensais à Malo. Le souci, la froideur, l'état de mon père, plus rien ne se frayait durablement un chemin. J'étais occupée. Maintenant, je suis en vacance(s), et si, dans les premiers instants, je me sens délivrée d'une tension, j'ai vite du vague à l'âme. Il est vrai que je ne suis pas encore séparée de Malo parce que le manuscrit est sur mon bureau et me suit parfois quand je change de pièce. Il faut que j'aille le porter cette semaine sur le bureau de mon éditrice. C'est le moment difficile, j'ai encore retravaillé quelques phrases. Puis j'ai fait deux ou trois sommes en relisant ma mythologie grecque. Est-ce le temps de relâche d'avant ou d'après roman?

Je crois que je situerais mon histoire à Athènes, au siècle de Périclès.

Chaque film (je viens de regarder *Je sais où je vais*), chaque visage d'actrice, chaque musique de générique peut me donner une envie d'écrire. C'est un élan du cœur, je me dis : « Ah oui, une histoire avec une héroïne qui sait où elle va... » L'instant d'après, il n'y a plus rien de cette envie.

Vendredi 16 janvier

Presque renoncé aux Grecs. Je ne peux pas me réfugier dans le passé pendant deux romans d'affilée (*Malo de Lange* se passe à Paris au XIX^e siècle). Écrire, c'est aussi pour moi explorer le monde contemporain et me découvrir moi-même. Mais cette expression me fait penser qu'en hiver, j'ai plutôt tendance à m'envelopper.

Pour réactiver plus vite mon désir d'écrire, j'ai décidé de me laisser plus de temps morts dans ma journée. C'est ce à quoi je me résigne au bout de deux ou trois mois sans projet d'écriture. Je me demande si le fait de tenir ce journal va accélérer, ralentir ou bloquer le processus de remise en route.

Lu dans *La Croix* : « L'œuvre correspond à l'activité à travers laquelle se fabriquent des objets attestant de la durabilité du monde. » Pour moi, tout ce qui reste d'une civilisation disparue, ce sont les témoignages de sa culture, ce sont ces objets-là, monuments, peinture, musique, œuvres littéraires, qui attestent de ce que fut cette civilisation. Or, notre monde est saturé d'objets d'une tout

autre nature, de téléphones, d'ordinateurs, de micro-ondes et de « tourniquettes à faire la vinaigrette ». Ces objets, à péremption de plus en plus rapide, quand ils veulent bien se mettre en marche d'ailleurs, attestent de la fragilité de ce monde technologique. Pour étudier Internet, j'ai d'abord eu envie de me racheter un petit ordinateur portable, puis j'ai renoncé parce que 1/ il ne marcherait pas et il faudrait le reporter, 2/ il ne tarderait pas à déconner comme tous les objets récemment achetés. Bref, je fatigue de ce que j'ai appelé dans *Papa et maman sont dans un bateau* le « cimetière des éléphants », toutes ces carcasses d'objets inutiles ou inutilisables qui encombrant nos maisons. Je vais commencer par étudier Internet... dans des livres. Au moins, ça ne tombera pas en panne.

Samedi 17 janvier

Vu *Jason et les Argonautes* dans le train. L'Olympe, carrelé comme une salle de bains, semble aussi chiant que le paradis. Un point intéressant dans le film : Zeus a l'air de convenir que des dieux sans fidèles n'ont plus d'existence. Je pensais aux fées de *Peter Pan* qui meurent chaque fois qu'un enfant cesse de croire en elles.

Dimanche 18 janvier

Aristophane dans *Les Oiseaux* décrit des dieux mourant de faim parce que la fumée des sacrifices ne leur parvient plus.

J'ai repris dans ma bibliothèque le Guide vert qui nous a servi à préparer notre voyage en Grèce il y a une dizaine

D'après le sociologue Henri-Pierre Jeudy, à propos des blogueurs: «Leur jubilation commune est de retrouver d'innombrables doubles d'eux-mêmes.» Tous les journaux se ressembleraient selon lui, tous exhibant une intimité à peu près semblable. On est dans la «duplication clonique» où «tout le monde s'expose, se lit, se commente».

Je feuillette *Les Dieux et les héros de la Grèce antique*, vieux, vieux livre à la couverture jaune décatie datant de l'époque où j'étais amoureuse d'Achille et d'Hermès. Par moments, je me demande si je ne partirais pas plutôt sur une intrigue mettant en scène des archéologues fadas du XIX^e siècle, découvrant ou croyant découvrir le tombeau d'Agamemnon, les restes de Troie, le labyrinthe du Minotaure.

«Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours!

Le temps va ramener l'ordre des anciens jours...»

Et les dieux grecs seraient là, face à ces archéologues venus les réveiller.

Mercredi 21 janvier

Je m'aperçois en lisant *Libé*, que je ne connais pas grand-chose aux chanteurs qu'écoutent les jeunes, Christophe Maé, Amy Winehouse, Duffy, Seal, etc.

Pour *Chroniques d'Internet*, je pense mettre au cœur du roman une intrigue policière. Les enfants d'un jeune veuf l'interrogent sur son passé, et notamment sur cette histoire qui semble l'avoir beaucoup marqué d'une jeune fille de sa classe de terminale dont tous les garçons étaient

amoureux et qui a été assassinée peu avant le bac. Le meurtrier n'a jamais été identifié. La fille sur la photo de classe ressemble vaguement à la fille du veuf et elle a l'idée de rechercher les camarades de classe de son père via un site du type copainsdavant. Intrigue à la Mary Higgins Clark. La fille va retrouver le copain de classe assassin, psychopathe resté impuni...

Lu dans le train pour Luxembourg le début d'*Objectif blogs!* J'ai vraiment beaucoup de mal à avancer dans cette thématique. Ma résistance au blog (et naguère à la télé-réalité) vient de ce que j'y pressens une menace pour la création authentique, c'est-à-dire, pour parler plus honnêtement, pour mon métier. Si tout le monde écrit, plus personne ne lit, chacun se laisse fasciner par sa logorrhée, se satisfaisant du public souvent complaisant de quelques copains qui attendent la même chose en retour. De la même façon, la télé-réalité pourrait signifier la mort des scénaristes.

Vu *Ne le dis à personne*. Retenu l'alliance entre le héros, type bien sous tous rapports, mais provisoirement en délicatesse avec la police, et des dealers à la gâchette facile qui lui sauvent la mise.

Dimanche 25 janvier

J'écoute le CD d'Amy Winehouse, prêté par ma fille, depuis deux jours. Peut-être la musique sur laquelle j'écrirai mon prochain roman. En tout cas, j'aime bien.

Réveillée cette nuit. Il y a peu, je bouchais n'importe quelle insomnie en pensant à l'écriture en cours de *Malo*

de Lange. Du coup, je me suis fait une scène pour *Chroniques d'Internet* où la fille du veuf se retrouvait avec le psychopathe, un peu dans le genre de *Jeune femme aimant danser*. Malheureusement, il ne m'en reste presque plus rien. Je devrais avoir mon cahier à mon chevet et prendre des notes en cas d'insomnie.

En regardant *Le Chant du Missouri*, comédie musicale très sweet avec Judy Garland, j'ai pensé que la fille du veuf chercherait à remarier son père avec une de ses anciennes camarades de classe. Ce doit être par association d'idées avec le scénario du film dans la veine « *husband hunting* ». J'ai aussi eu envie d'écrire une histoire avec une famille nombreuse, composée uniquement de filles, comme dans *Orgueil et Préjugés*.

Lundi 26 janvier

Vu sur mon mail une offre pour aller sur trombi.com avec l'invite : « Retrouvez vos amis anciens élèves. » On voit une photo de classe d'élèves de CM2 ou 6^e avec des têtes encerclées et les mots : « Moi, Nicolas, Maya ». Au-dessous, dans un cartouche, la mention : « Je suis sorti en... » et plusieurs dates, 1996, 1986... Ce fichier est déclaré à la CNIL, mais je me demande bien comment ça fonctionne en respectant le droit à l'image et à la vie privée. C'est exactement le site qui me conviendrait pour mon histoire.

Mardi 27 janvier

Dans *Objectif blogs !*, on revient sur cette idée de la

de lui, à la recherche de prises en charge, je pense à ces ados dont on dit qu'ils ne supportent ni la frustration ni la contrainte, mais qui ont tant besoin d'adultes en face d'eux pour se structurer. J'ai envie de créer deux types de foyers monoparentaux. Une mère célibataire avec sa fille de sept ans, la mère dézinguée, vivant dans l'instant, la pulsion, étalant sa vie sur Facebook, n'ayant plus d'intériorité, et laissant la gamine livrée à elle-même. À l'étage du dessous, le père veuf avec trois filles, mettant des règles, des limites, des principes, des préceptes, ringard, mais avec un humour diabolique et beaucoup de charme (sauf pour ses filles excédées). Je pense au père veuf dans *Coup de fou-dre à Rhode Island*.

Mercredi 28 janvier

Noté dans la bouche de Constance : je l'ai bâché, il s'est fait bâcher, un kéké (pour Kevin), un geek (fou d'informatique et vivant surtout virtuellement).

Youtube, Dailymotion, Myspace, skyblog, Facebook, MSN, putain, j'ai du retard!

« Nous sommes de plus en plus consommateurs et de moins en moins créateurs. Il y a là un péril très subtil et finalement mortel. » Paul Ricœur

C'est paradoxal, ce genre de propos, quand on voit tant de gens qui écrivent sur Internet. Mais il y a beaucoup de « même » dans cette production, comme cette jeune fille qui a recopié entièrement *Oh boy!* sur un site de fanfiction, en troquant mes personnages contre ceux

de *Naruto*. Beaucoup de jeunes internautes copient, s'entrecopient, déclinent les mêmes choses à l'infini, ce que nous faisons aussi sur nos cahiers d'écolier ou dans le secret de nos cervelles. Mais ce qu'il faut pour créer de façon plus vigoureuse, c'est s'alimenter. « Plus on lit, moins on imite. » Donc, a contrario, moins on lit...

Marie-Aude s'est inscrite sur Facebook. Je vais pouvoir pratiquer.

Samedi 31 janvier

Je me suis déconnectée de Facebook. Chronophage, exhibitionniste, voyeur, intrusif ou, dans le meilleur des cas, fade et anodin. Pour se déconnecter, il faut presque se justifier, soi-disant pour le questionnaire de qualité.

Je commence à éprouver ce sentiment d'urgence à dire, qui est chez moi le prélude au désir d'écrire.

Lundi 2 février

Peu de temps pour réfléchir à mon futur roman. J'ai dû retravailler *Malo de Lange* sur le conseil de mon éditrice, Geneviève B. : quinze pages en moins, et tout le vocabulaire simplifié, l'intrigue aussi... J'avais visé trop haut pour les 9-12 ans. Et ça manquait un peu d'allant. Pas mécontente de moi. J'espère que ça ira.

Mardi 3 février

Pierre m'a acheté un ordinateur portable que je vais

réserver à la connexion Internet. Il faut que je fasse ma mutation technologique. Comme m'avait dit ce petit garçon du CP : « Écrire, ça nous fait tellement travailler qu'on ne se rend pas compte qu'on se fait soi-même dans l'histoire. Le livre nous donne une autre vie. » Je n'ai jamais rien pu dire de mieux. L'écriture me travaille, et sans aller jusqu'à prétendre que chaque livre que j'ai écrit m'a donné une autre vie, les meilleurs de mes romans m'ont donné une autre chance. Je vois bien ce que ce futur roman peut m'apporter, une meilleure maîtrise de l'outil informatique et une meilleure compréhension de cette nouvelle génération de jeunes.

Jedi 5 février

Naturellement, mon petit ordinateur NE MARCHE PAS. Il va falloir le reporter...

Je suis allée à l'École des loisirs, ce matin. Empilement de livres dans ma tête : on me parle des bonnes ventes de *Miss Charity* le jour où je viens faire mon service de presse pour *Papa et maman sont dans un bateau* et où je rends la deuxième mouture de *Malo de Lange, fils de voleur*, alors que je cherche mes idées pour un hypothétique *Chroniques d'Internet*. C'est perturbant comme le soupçon que j'écrirais trop...

« Tu ne peux pas t'empêcher d'écrire ! » m'a rassurée Véronique H. en emportant mon nouveau manuscrit.

Au retour, j'ai regardé *Broken Flowers* dans le train. Thématique très classique, pour ne pas dire rebattue, du monsieur qui apprend qu'autrefois il a engrossé une jeune fille qui a voulu garder l'enfant sans le lui dire (même

chose dans *Lorsque l'enfant paraît* d'André Roussin). Donc, le héros apprend qu'il est père d'un garçon de vingt ans et désire s'en assurer. Du coup, je repense à ma photo de classe sur trombi.com et aux possibilités de catastrophes qu'elle peut entraîner pour le veuf. Ses filles mettent cette photo sur un site de recherche, type perdu-de-vue.com, et ce peut être soit la mère de l'enfant soit l'enfant lui-même qui se manifeste, en retrouvant ainsi la trace du géniteur.

Je m'aperçois, quand je vois ressurgir des gens du passé qui me retrouvent sur le Net (un homme vaguement croisé dans ma trentième année, ou des copines du CM2, du lycée Sophie-Germain, etc.), que je n'ai pas grande envie de leur parler (d'autant que je n'ai rien à leur dire), qu'ils me renvoient à un moi que je ne suis plus, à un moment du passé dont je n'ai pas forcément envie de me souvenir. Bref, c'est une perturbation, et ça devient une corvée quand on se fait un devoir de répondre poliment. Je voudrais montrer que ce peut être aussi la source de désagréments considérables.

Samedi 7 février

Lu dans *Passion simple*: «C'est par erreur qu'on assimile celui qui écrit sur sa vie à un exhibitionniste, puisque ce dernier n'a qu'un désir, se montrer et être vu dans le même instant.» Pour Annie Ernaux, c'est le décalage entre le moment de l'écriture et celui de la publication qui disculpe l'écrivain autobiographique du reproche qu'on lui fait parfois de s'exhiber. L'écriture sur Internet est bien ce qu'elle dit: se montrer et être vu en même

temps. Et c'est sans doute pour cela que je renonce à placer ce journal sur le Net au fur et à mesure de sa rédaction.

Lundi 9 février

Dans le demi-sommeil du matin, j'ai imaginé la couverture de mon futur roman, une photo de classe, mais stylisée, et deux ou trois cercles rouges encerclant des têtes avec des mentions telles que : moi, Anne, Cédric... La quatrième de couverture dirait que cette photo a été placée sur perdu-de-vue.com. Avec la question finale du style : et si les conséquences étaient graves, très graves ?

Je lis *Comprendre la génération Internet. Décryptage (facile) pour ceux qui sont nés AVANT!* d'Anne-Caroline Paucot.

Descriptif du collégien basique : il ne lit pas les notices, a développé une agilité extraordinaire sur clavier, il échange des SMS en classe, utilise la technique du bipage pour ne pas user son forfait (on phone et on racroche pour laisser à l'autre le loisir de rappeler à ses frais. Ou pas, comme dirait mon fils Charles.)

«Pourquoi le téléphone les empêche de dormir?» s'interroge le livre. Parce qu'ils s'envoient des SMS la nuit, et ça, j'ai pu le vérifier avec Constance qu'un copain insomniaque réveillait en pleine nuit.

L'homme est-il en train de muter ? On appelle les ados japonais la «génération pouce». Le téléphone portable et les jeux vidéo sollicitent de plus en plus le pouce qui tend à remplacer l'index. Les ados japonais montrent la direction à suivre ou sonnent aux portes avec le pouce. Conséquence de l'utilisation forcenée du clavier, et

notamment des très petits claviers, foulure des doigts par syndrome RSI: *repetitive strain injury*.

Les textos sont une grande source de malentendus. Un test a prouvé que, dans 56 % des cas, les destinataires de SMS l'ont interprété de travers! L'humour et le double sens passent particulièrement mal. Par ailleurs, privé des autres formes de communication non verbales (mimiques, regard, gestuelle, silence, rires) et en dépit des multiples «lol» et autres ☺, le message est interprété de façon égocentrique, c'est-à-dire en fonction de mon point de vue, sans le moindre décentrement, sans empathie.

La langue texto produit des textes comme: **G pe alé o 6né 2min**. Ce qui rend fou celui qui n'est pas habitué ou, du moins, l'oblige à syllaber pour retrouver le sens du message. Quant à savoir si cela fait perdre l'orthographe... vaste question. Pour le sociologue Pascal Lardellier, «le mal est plus profond, en trouvant ses origines dans la désaffection pour la lecture, autant que dans la capitulation des institutions de transmission.»

Quelques exemples de langage SMS :

J'ai acheté: ght

j'ai la haine: glan

rien de neuf: ri|29

tu es hideux: téi2

Je t'aime: G TMMMM

Les «mythos» sont des jeux de travestissement sur le Net, on peut par exemple changer de sexe. Je sais que j'avais pensé un moment écrire une histoire pour *Je bouquine* sur cette thématique qui me faisait penser à *Mademoiselle de Maupin* de Théophile Gautier, la fille qui s'habille en che-

valier pour savoir comment les hommes se comportent quand les femmes ne sont plus là. Je voulais l'appeler *Âge, Sexe, Ville*. Encore une histoire passée à la trappe...

Mardi 10 février

Sale nuit venteuse, pas dormi. Dans la somnolence du matin, j'ai commencé à penser à mes personnages. Je cherche à les nommer. Et j'ai fait défiler. Pour le père : Jérémie, Nathanaël, c'étaient des prénoms que j'aimais autrefois, que je trouve un peu mous maintenant. Pour les filles, j'ai d'abord imaginé des prénoms grecs, à cause de mon premier projet de roman mythologique. Pourquoi pas Iphigénie, Pénélope, Cassandre ou Nausicaa? Il y a des possibilités d'abréviation en Fifi ou Cassis. J'avais d'ailleurs pensé pour le père veuf à une profession telle que prof d'histoire en classe préparatoire comme notre ami Patrick C. Puis j'ai pensé : Martin. Et des prénoms bibliques pour les filles : Sarah, Ruth et Rachel. Je travaille beaucoup par association d'idées, ou plutôt ça travaille tout seul. J'ai eu soudain envie d'un héros fils de pasteur, ou pasteur lui-même. C'est à cause d'Agatha Christie qui met des pasteurs et des femmes de pasteur dans des intrigues sanglantes. Mais bien sûr, c'est aussi à cause de Martin... Luther King.

Ruth est un nom impossible à porter en français, c'est justement ce qui est drôle. Je pense que je le collerais à la fille du milieu, ado mal embouchée, légèrement parano, et qui en veut terriblement à son père depuis qu'elle sait le sens de «rut». Je la voyais lui criant : «Non, mais tu sais ce que ça veut dire?» s'imaginant peut-être qu'il n'est pas au

courant. Et Martin lui donnant la définition du dictionnaire: «Période d'activité sexuelle des mammifères.»

Aucune des filles n'est contente de son prénom, il finira par leur expliquer qu'il a, chaque fois, espéré des garçons, et qu'il les a appelées n'importe comment, dans la déception du moment. L'aînée, Rachel, et la petite, Sarah, comprennent qu'il s'agit de second degré, de taquineries en somme, elles protestent en rugissant «papaaaa», mais ne le prennent guère au sérieux, tandis que Ruth s'offense de tout. Martin se comporte de la sorte pour garder une certaine distance entre lui et sa troupe de femelles, sans se rendre compte qu'il y a aussi un jeu de séduction dans cette façon de les «allumer». Je vais sûrement beaucoup jouer sur la relation père-fille et toutes les façons de la décliner. C'est un territoire que j'ai un peu exploré avec Jean Baudoin et sa fille, puis Marc Doinel et Charline. Mais là, il n'y aurait pas de mère, ce serait en quelque sorte sans filet. Les filles de Martin sont à des stades divers de l'Œdipe, quelque chose comme 6, 13, et 16 ans. Bien sûr, Ruth se mettrait en grand danger, et son père pourrait alors lui dire qu'il l'aime en mots sans détour, je t'aime, je t'aime, que d'elle-même elle fera taire en lui mettant la main sur la bouche. J'avais déjà les images en tête, les mots échangés, je les sens presque là, mes personnages. Je pourrais presque me mettre à écrire. Mais c'est trop tôt. D'ailleurs, ils n'ont pas de nom de famille.

Martin est très discret sur son passé, ce qui le rend mystérieux pour sa fille Ruth, presque inquiétant, car elle a tendance à se faire des films. En commentant la photo de classe retrouvée, Martin laissera échapper quelques

informations, comme par exemple que tous les garçons étaient amoureux de cette fille-là, une blonde au look sage. Or, lui n'a pas été amoureux de cette blonde qui a été assassinée. Mais d'une autre, celle qu'il a mise enceinte (sans le savoir). Mais Ruth en déduira que son père aimait la victime. De même, il dira à ses filles, en regardant la photo, qu'à l'époque on l'appelait parfois Martin Baratin. Se dépêchant d'ajouter que c'est parce qu'il avait déjà tendance à faire des sermons à tout le monde. Or, Ruth, qui est une maniaque du dico, va vérifier et voit que baratin, c'est aussi un « discours flatteur pour séduire une femme »... Bref, elle en arrive à s'inventer un père très différent du Martin réel, mais le lecteur pourra se demander si elle n'est pas dans le vrai. Ruth va jusqu'à prendre peur de son père, et se jette dans le piège du tueur, en pensant qu'il va la protéger de Martin. Il y a eu un ou deux instants dans ma vie d'ado où j'ai eu peur de mon père, peur qu'il ne se comporte plus comme un père précisément. Une fois où il était un peu ivre, oui, je me souviens. C'est là-dessus qu'il faudrait que je travaille avec Ruth, ces choses inavouées, inavouables, inexistantes, fantasmées. Les sentiments incestueux qui ne disent jamais leur nom.

Mercredi 11 février

J'ai cherché un nom de famille pendant une heure, enfoncée dans mon lit. Ça ne vient pas. Je retrouvais les noms de mes personnages d'autrefois, quand j'étais ado. Boisrobert, d'Écourlieu. Je me disais en trois syllabes et finissant par -in, pour une sorte d'écho avec Martin. Martin

Chambertin. Je songeais à ces noms à la Dickens, Nicolas Nickleby par exemple. J'ai cherché avec « cœur ». Ricœur. Rocœur, impossible ! De temps en temps, je m'assoupissais. Et puis ça repartait. Un nom avec particule. De... de quoi ? Martin de Chambertin. Non. Bon, tant pis, on laisse reposer. Martin Chambertin, c'est pas si mal, après tout. Ne pas trop le répéter. Après, je vais avoir du mal à m'en débarrasser. Puis des prénoms anglais se sont mis à faire des parasites, Neville et Lloyd. Je sais que je les utiliserai un jour, mais en principe je les réserve pour une histoire dans les milieux spirites du Second Empire !

Rapporté de la médiathèque *Les Protestants*, recueil de citations pour mieux comprendre l'essence du protestantisme. D'après Luther, l'homme ne peut pas faire son Salut par ses œuvres : « Nous sommes sauvés par la grâce. » Calvin ajoute : « Agir pour le mieux, non pour sa propre gloire, mais pour celle de Dieu. » Si Martin est pasteur ou fils de pasteur, je dois connaître la religion protestante.

Jedi 12 février

Je suis désorientée. Vu *Agnes Browne* d'Angelica Huston, c'est exactement en film ce que j'aime faire en roman, une histoire chaude, avec des personnages qu'on aime, et si possible un méchant, et puis des scènes où l'on rit, et sitôt qu'on a ri, on pleure, et tout finit en l'honneur du genre humain. Je ne sais plus si j'ai envie de faire un thriller, un roman de société un peu acerbé, ou une histoire chaude comme celle-là, avec une famille nombreuse, *six kids and a widow*. Il faudra que je choisisse, parce qu'un

seul livre ne peut tout contenir. Je suis à ce moment de ma recherche où trop de choses me tentent, et je finis par être paralysée. Je pense alors à l'âne de Buridan qui ne savait s'il avait plus faim que soif, plus soif que faim, et ne sachant par quoi commencer, mourut de faim et de soif... C'est cette peur de sécher sur pied qui souvent me fait me lancer dans l'écriture prématurément. Ce que j'appelle mon tour de chauffe, un premier chapitre ou seulement quelques pages qui ne me mènent nulle part.

Pour me calmer, je vais lire *Être protestant en France aujourd'hui*, de Jeanne-Hélène Kaltenbach (Hachette). *Agnes Browne* m'a mise hors de moi, et aussi le désir depuis hier de faire quelque chose de bien, de travailler mieux, d'aller plus loin. Mes vieux tourments quand j'ai rendu un roman, un de plus, et je sais que ce n'est pas encore ça, pas tout à fait ça, qu'il faut s'y remettre au plus vite. Je ne suis pas loin de me dire à quoi bon écrire, il y a tant de livres, tant d'auteurs. «L'art est long, et le temps est court.» Combien de temps me reste-t-il? Laisserai-je une trace? Vais-je m'imposer comme le meilleur auteur jeunesse français, vais-je être davantage traduite en anglais, ce qui me permettrait de passer définitivement nos frontières. L'ambition me taraude, puis vient l'abattement, une certaine rage d'être née dans ce pays qui ne me convient pas tout à fait, même si je suis fière de ma culture, de ma langue. Bref, des sentiments comme une mer troublée, et qui ne me permettent pas de créer. Pas maintenant.

Vendredi 13 février

Les enfants de pasteur suivent 200 manifestations reli-

gieuses par an. Prières des repas, des offices, des scouts, du soir : 1 727 prières par an, avait calculé l'un d'eux. « Avec le secours de l'Écriture et de ta conscience », belle formule protestante.

J'essaie de me mettre dans la peau de Martin. Je lis la Genèse, je pense que cela va me pacifier de lire la Bible, ces temps-ci. C'est un bon moment pour me faire protestante.

Martin a un problème avec l'expression des sentiments. Il les exprime en anglais. Ainsi, il appelle ses filles *Honey*, *Sugar* et *Babe*. Je me demande si je ne vais pas les regrouper en 10-13-15 ans, de façon à ce qu'il soit veuf depuis plus longtemps et que les filles n'aient qu'un vague souvenir de leur maman. Elle est décédée brutalement d'un infarctus et Martin en est resté pétrifié affectivement depuis neuf ans. Il propose à sa fille Ruth de prononcer son nom à l'anglaise.

« Rousse, maugréa-t-elle, en plus, je suis blonde. »

Elle en veut aussi à son père d'être blonde d'autant qu'il ne l'est pas. C'est à se demander s'il est son père. Tout est prétexte à récrimination et soupçons.

Samedi 14 février

Le culte est à 10h30 demain dans un petit temple rond et blanc. Les locaux paroissiaux sont rue Parisie. Sur une pancarte, il est question des réunions des « croupes bibliques », et des « amis de l'orgie », un petit plaisantin ayant gratté le « g » pour en faire un « c » et le « u » pour en faire un « i ».

paraît-il, le poisson rouge qui n'a qu'une capacité de mémorisation de quelques secondes: charmant endroit, dit-il à chaque nouveau tour de bocal.

Jeudi 20 février

Ce matin, en regardant le tableau d'une vue de la Rochelle peint par le fiancé de la tante Andrée, récemment décédée, fiancé qu'elle n'a jamais épousé pour des raisons restées mystérieuses mais qui font peut-être qu'elle est restée célibataire à tout jamais, je pensais à une jeune fille qui chercherait à lever tous les secrets de famille, petits ou grands, grâce à Internet. Titre: *Des squelettes plein mon placard.*

Vendredi 21 février

Je me rends compte que je tourne en rond sans trouver l'impulsion qui me mettrait en route. Par ailleurs, mon petit ordinateur MARCHE, mais c'est moi qui bugue devant lui. Je ne sais pas comment entrer dans Internet, comment percer cet univers, par quelle(s) voie(s). Quand je veux me renseigner sur le protestantisme, ce n'est pas compliqué, il y a des livres, la Bible, le culte dominical et, si je veux, le pasteur d'Orléans. Mais Internet? J'ai lu des choses. Et après?

Samedi 22 février

Expressions de Constance: «ça part en live», «ça gère», «kiffant», «ressortir les vieux dossiers».

Ruth accumule les embrouilles autour de son père.

Le père, très stone: «Tu as un peu tendance à me compliquer l'existence, Ruth.»

Les filles vont essayer de caser leur père, mais en envisageant des femmes de son âge, respectables, limite mémère. Or, c'est une jeune voisine très in qui va flasher sur lui. Je crois que l'histoire du psychopathe est en trop. On est dans un univers de comédie plus que de thriller. (Je viens de me relire, j'écris en français quand je me lâche!)

Je m'aventure sur les blogs via mon petit ordinateur portable. J'ai noté de grandes nouvelles telles que: **Sayé high school musical est sur Nos grand écran.** Voilà le style des profils, c'est-à-dire la présentation par lui-même du blogueur: trop denculer veulen me faire tomber mais moi je me relève... Plus classe: Je ne suis pas en quête de commentaires, mais si vous en avez envie, j'en ai plus de 1500 dans mon ancien blog. Mais je me suis déjà fait avoir et certaines personnes n'existent plus pour moi. Pour les dragueurs, je ne suis pas intéressée. Et encore: Si tu m'aimes, tant mieux. Si tu m'aimes pas, tant pis. Si les gens te critiquent, c'est qu'ils sont jaloux de toi. Tu me trouves ridicule, le ridicule ne tue pas, l'erreur, si. Tu me trouves jalouse, sois-en flattée. Tu me trouves moche, ne jalouse pas ce que tu n'as pas. Tu me trouves inutile, ferme ce blog et retourne à ta médiocrité. Donc, pour se résumer, un zeste de parano, normal quand on s'expose, et un refrain à la Juliette Gréco: «Je suis comme je suis, je suis faite comme ça.» Par exemple chez une néogothique: J'ai des défauts et des qualités comme tout le monde et ceux que ça dérange, je les emmerde bien

profond. Je connais mes valeurs, je suis unique comme tout le monde. En fait, l'individu se présente comme une donnée brute de fonderie, il est «comme ça», on a l'impression qu'il n'y peut rien, et si quelqu'un n'est pas content, qu'il aille se faire voir. Ceci est un blog d'enseignements. Tu peux toujours me recopier, tu ne pourras jamais m'égaliser. Laissez vos coms, coms rendus. On dit à l'autre de fermer sa gueule, mais quand même de laisser un commentaire, à condition qu'il soit louangeur. D'autant plus qu'on viendra sur son blog lui rendre la monnaie de sa pièce.

Comment faire pour que Martin tombe sur ces blogs? Il n'y a qu'un seul ordinateur pour toute la famille au grand dam des trois filles. Donc, Martin peut, sans l'avoir voulu, tomber sur des blogs de copines de Ruth particulièrement affligeants. «Mon Dieu!» murmure-t-il en appelant à l'aide le Dieu d'Abraham et de Moïse. Puis il survole le blog de sa fille et s'aperçoit que, l'orthographe mise à part, c'est un peu moins pathétique, même si plus noir. «Bon», murmure-t-il, soulagé.

Dimanche 23 février

Je suis allée voir le site copainsdavant. Nombreux témoignages, notamment d'anciens amoureux qui se retrouvent dix, vingt ans plus tard. Le scénario est presque hollywoodien, puisque cela se termine régulièrement par un mariage... Si Ruth tape sur la fiche de renseignements le nom de son père, puis le nom de l'établissement fréquenté, mettons Guez-de-Balzac à Cognac, avec les dates d'entrée et de sortie, elle tombe sur des noms, des dates, des photos. Il peut y avoir jusqu'à 2500 inscrits pour un

seul bahut. J'ai regardé pour mon lycée Sophie-Germain et, via le compte de Pierre qui est inscrit, j'ai pu retrouver Patricia C., mariée, cinq enfants, enseignante, bientôt à la retraite. J'ai laissé un message quoique cela ne correspond pas vraiment à mes intentions initiales qui étaient plutôt de me documenter sans participer. Mais c'est presque impossible si je veux me mettre dans la peau de Ruth.

Sur la photo de classe des terminales C, il y aura trois filles, celle que Martin épousera, donc la mère de Ruth, appelons-la Alice, celle que Martin engrossera (sans le savoir), appelons-la Hélène, celle que Martin assassinera, appelons-la Géraldine. Dans les deux derniers cas, il s'agit des suppositions que le lecteur fera et non de la réalité.

Mardi 25 février

Sur Facebook, on vous invite à rejoindre un groupe qui peut ensuite dialoguer, prévoir des événements, échanger des infos. Nombre de ces groupes totalement absurdes restent sans implication. Cela se présente comme suit :

Vous avez été invité(e) par X. Voulez-vous rejoindre ce groupe ?

Exemples de groupe :

j'ai 100 contacts facebook mais je mange tout seul à la cantine

je suis un psychopathe mais sur Facebook je suis un ami très gentil

je tiens bien l'alcool, c'est la CIA qui efface les souvenirs de mes soirées

J'ai vu la vidéo où Jacques Séguéla prononce cette vérité éternelle : « À 50 ans, si on n'a pas une Rolex, on a quand même raté sa vie. » Phrase qui a fait le tour de la planète web. Le buzz, c'est idéal pour flinguer quelqu'un.

« Tiens, tu en manges ? » s'est étonné Pierre en me voyant prendre de l'avocat.

J'aime ça, mais je suis supposée y être allergique. Constance m'a dit :

« C'est embêtant de ne pas supporter ce qu'on aime.

– Oui, c'est ce qu'on appelle la famille. »

J'ai de plus en plus la sensation que Martin donne la réplique à ma place.

J'ai vu *Nuits blanches à Seattle*, encore une histoire de veuf, Tom Hanks, que son petit garçon cherche à remarier. Je me demande si Ruth n'a pas une copine assez calamiteusement stupide (une gothique ?) avec laquelle elle complotera soit pour retrouver les anciennes amies de son père grâce à la photo de classe, soit pour le caser avec une dame de son âge. Martin peut aussi être harcelé par sa mère, sa sœur, le pasteur de sa paroisse qui veulent tous le remarier. Après quatre ou cinq ans de veuvage, alors qu'il est encore jeune et séduisant, son abstinence paraît dangereuse à son entourage.

Mardi 3 mars

Quelque chose comme ça pour commencer : « Des photos de maman, il y en avait partout, parfois plusieurs dans la même pièce. Celle où elle était le plus rayonnante de

bonheur, de jeunesse, de beauté avait été barrée dans le coin droit par un ruban noir. Martin X portait ce ruban en travers du cœur depuis quatre ans. Mais il ne parlait plus d'elle, presque plus. Pour les autres, quatre ans, c'est suffisant. Toute la famille attendait désormais que Martin lui présente la nouvelle madame X, la seconde mère de Ruth et Bethsabée. »

Je dois dessiner clairement la trame principale. Qu'est-ce qui est au centre ? Le remariage de Martin ? Les soupçons de Ruth sur le passé de son père ? L'enjeu de mon histoire est-il : comment trouver une seconde femme pour papa (comédie), papa a-t-il autrefois tué Géraldine ou engrossé Hélène, ou les deux (thriller) ? Ma thématique est-elle : comment Internet bouleverse nos vies pour le meilleur et pour le pire (sociologie), comment un père seul peut-il s'en sortir avec l'Œdipe de ses filles (psychologie) ?

Comme souvent, lorsque je cherche mon histoire, j'ai l'impression d'avoir de quoi nourrir plusieurs romans. Serait-ce par peur de manquer de matériau ? Est-ce que ce sont les personnages qui vont décider pour moi ? Ou mon stylo, poussant les mots devant lui un à un, trouverait-il presque inconsciemment mon chemin ? Ce qui est étrange, c'est que mes romans, charriant tant de choses en dessous, aient à la lecture un cours limpide.

Chez ma psy, ce matin, j'ai repensé au démarrage de mon roman. Il y a une sorte d'anomalie. Je parle des photos de maman, alors qu'il s'agit de Martin. Donc, je devrais dire : « Des photos de sa femme, il y en avait par-

tout.» Et j'ai réalisé que des photos de maman, je n'en ai aucune de visible chez moi. Sur mes murs, il y a ma grand-mère, mes enfants, ma belle-fille, mes petites-filles, etc. Mais ma mère, nulle part. Or, je viens de reporter un certain nombre d'albums de photos chez mon père, des albums qui appartenaient à ma mère et qu'il ne voulait plus voir. Non seulement nous les avons feuilletés ensemble, mais il a pleuré sur «la jolie femme» qui avait été la sienne et il a voulu garder une des photos près de lui. En revenant de chez la psy, j'ai cherché dans l'album qui me reste la photo où elle est le plus rayonnante de bonheur, de jeunesse, de beauté, et elle est là, en face de moi, sur mon bureau. J'ai envie de pleurer quand je la regarde, voilà pourquoi elle n'y était pas. Treize ans. Treize ans qu'elle est morte. Je n'en parle plus, presque plus. Elle est partout.

Mercredi 4 mars

Je suis allée sur Skybeurk qui récompense les blogs les plus nuls. Noté :

Kikou t'es mimi, gros bisoux. Oh passage, t'es magnifique. Koi de bow? Beaucoup de lol et de ptdr ou mdr. Du langage SMS même sans nécessité : on s'tapé tt le temps dé d-lir. Ça devient plus complexe que de chercher la bonne orthographe.

Les articles se limitent le plus souvent à des allusions à la dernière teuf, et surtout à : vla moua laissé vos coms kiss kiss et bonne lecture lol. Les coms sont rendus malgré que pour le moment je ne fais pas d'articles. Bref : quantité de photos de moua avec des chapeaux, des mines, la bouche

en cul-de-poule (il y a un groupe Facebook contre les filles qui se photographient avec la bouche en cul-de-poule). Les blogueuses s'attirent des coms du style : fais une chirurgie plastique de ton pif, ma belle, t'en as besoin, et de t'es super bonne quand même, quand ce n'est pas plus ordurier. On écrit charitablement pour prévenir l'intéressée que tu es dans les skybeurks awards, le trophée des blogs nuls. Ça fait peur comment tu écris et tes gifts sont super hideux, on commente uniquement pour se sentir supérieur, j'imagine.

Il y a aussi de la poésie, toujours dépressive :

Elle se sentai seul est perdu

Un ami est tous ce qu'elle aurait voulu

La vie est difficil a suporter

Et impossible quand tu n'as

Personne a ki parlé

Commentaire d'un internaute un peu pédant : C'est ça, l'inconvénient quand on n'utilise pas la même langue que le commun des mortels, on se retrouve vite isolé.

Allez, encore un poème :

Si je t'aime aime-moi

si j'ai peur rassure-moi

si je pleure console-moi

si je meurs me suis pas.

Conclusion d'une blogueuse : y a tout le monde dont la plupart je vois plu snif.

Mercredi 11 mars

Foire du livre à Bruxelles, journée d'animation à Villebon-sur-Yvette, et en perspective : salon du livre de Paris,

Jeudi 19 mars

Je pose mes valises et j'essaie de relire les notes que j'ai gribouillées dans mes différents trains. Voici.

J'aimerais décrire les fabulations inquiétantes de Ruth au sujet de son père et y entraîner le lecteur, en dépit de la sympathie qu'il éprouverait pour Martin, qui se présenterait donc comme un être à la fois séduisant et pathologique. Comment procéder? Il faut d'entrée de jeu brouiller les cartes dans une scène d'introduction qui se situe bien en amont, quelque vingt ans auparavant, où l'on croit voir Martin se comporter en assassin. Cette envie d'un flash-back manipulateur m'est venue à la fois en regardant le remarquable puzzle du film *Congorama* et en lisant l'incipit de deux romans de la famille Higgins Clark. Mère ou fille, elles écrivent de la même façon, il s'agit bien de « fabrication », et j'essaie de voir ce que je peux retirer de la technique pour mon propre thriller. Les Clark entament leur récit par plusieurs entailles, en lançant plein de personnages dans plein de petits chapitres, ce qui exige un lecteur compétent, plus compétent que n'est le mien, d'une manière générale. Mais je peux tout de même prévoir plusieurs ouvertures.

1/ Il y a Ruth et sa copine, la gothique, surfant sur Internet à la recherche des anciennes amies du père du temps de la terminale.

2/ Il y a le « fils » de Martin, mettons Brice. Il a perdu tôt sa mère, Hélène, et il a été élevé par sa grand-mère qui lui a juste dit que son père se prénomme Martin, qu'il avait été en classe avec sa mère.

3/ Il y a la voisine du dessus qui élève seule une petite fille et qui va tomber amoureuse de Martin. Appelons-la

Louise. Louise risque de se voir enlever sa fille, car son mari en réclame la garde. Il estime que son ex-femme est asociale et dépressive, passant sa vie sur Internet, tenant frénétiquement son blog, suspendue à Facebook. Je pensais à L. qui fut la baby-sitter de Constance et dont le mari enrageait parce qu'elle était toujours fourrée sur Internet. En instance de divorce, il a cherché à se faire attribuer la garde de ses fils au prétexte que L. avait fait de la dépression nerveuse. Donc, le mari de Louise essaye d'avoir des preuves que sa femme est net-addicted. Martin pourrait lui venir en aide pour qu'elle garde sa petite, le père serait en fait un salaud, un beauf, un menteur, qui a plaqué Louise pour une blondasse, etc. Mais le lecteur peut avoir peur que Martin ne cherche à tuer Louise comme il aurait tué Géraldine. L'amour naissant entre Martin et Louise peut à la fois être montré sous un jour plaisant et faire craindre le pire...

Je pensais ce soir à l'univers ordinaire des Higgins Clark. Les intrigues se déroulent le plus souvent dans des milieux friqués, haute couture, presse, télé, ciné, avec Ralph Lauren et Giorgio Armani pour références ultimes, piscine et jacuzzi en toile de fond. Bref, de quoi faire rêver la lectrice de la presse people. On y ajoute une petite débutante ou un raté pour mieux faire sentir le décalage entre ces gens-là et nous. Je pourrais en retenir un ingrédient, par exemple l'ex-mari de Louise est devenu un présentateur de télé-réalité, après avoir été un candidat remarqué à quelque *Île de la tentation*, du temps où il était encore marié... Il faudrait que je regarde la télévision. Ma conscience professionnelle me tuera.

Vendredi 20 mars

Dieu que j'aime être chez moi sans la moindre obligation! Je cherche Martin depuis ce matin. Avant de partir pour le lycée, Constance, qui a revisionné *Congorama*, m'a dit avoir particulièrement aimé le comédien québécois. C'est drôle parce que moi aussi. Pourtant, ce Paul Ahmarani a un visage assez ingrat, je suis en train de le regarder attentivement sur mon petit lecteur DVD. Son accent joue en partie dans son charme, sa façon à la fois de bien articuler les mots et de les avaler. Grande bouche nerveuse, cheveux châtain mi-longs et mal coiffés, teint presque brouillé, grand nez, visage osseux, frémissant. En fait, il y a un autre acteur dans ce film que j'ai toujours bien aimé, c'est Jean-Pierre Cassel. C'est la même chose, il n'est pas beau, il a du charme, visage en lame de couteau, nez trop grand, silhouette dégingandée, l'élégance d'un danseur de claquettes. Martin. Martin Cassel???

Je ne veux plus en faire un prof, j'ai trop de profs dans mes romans. J'ai pensé à un conservateur de musée, et très précisément du musée de Cluny que j'affectionne, à cause de La Dame à la licorne. Je vais demander des infos sur le métier à Danielle B. qui est conservatrice de musée à Genève. *And by the way*, elle est protestante. C'est vraiment au plus profond de moi que les idées s'associent.

C'est instructif de lire les produits dérivés de la firme Higgins Clark, on voit comment une technique astucieuse peut devenir une mécanique aux rouages grippés. L'écriture est affligeante, les personnages inconsistants et les dialogues tirent à la ligne, dans ce genre :

«J'arrive, fit-il, le ton laconique.

- Ne te presse pas surtout, répondit-elle, acerbe.
- Je fais ce que je peux.
- Et tu peux peu », pouffa-t-elle.

Tiens, dans le fond, Louise est peut-être une écrivain de second ordre, pissant de la copie comme la fille Clark. Une auteur de thrillers laborieux, ne sachant pas qu'elle fait elle-même partie d'un thriller, le mien (que j'essaiera de faire moins laborieux...).

Je me demande si la sœur de Martin ne lui rabattra pas une de ses amies dans l'espoir de le remarier et que ladite amie, très amoureuse, n'utilisera pas d'un chantage sur Martin pour se faire épouser. Après tout, Martin a peut-être quelque chose à cacher, pas quelque chose d'horrible, mais comme il est très scrupuleux, il peut vouloir cacher cette chose à ses filles. Ce qui lui donnera encore plus l'air d'un coupable et le mettra sous la coupe de cette femme, on va l'appeler Évangélista pour le moment. J'ai toujours aimé ces histoires, Phèdre et Hippolyte, Joseph et la femme de Putiphar, où l'homme désiré devient la victime de celle qui le désire. « L'on veut faire tout le bonheur et, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime. »

Samedi 21 mars

J'ai souvent l'impression que j'ai plein de bonnes idées au petit matin entre veille et sommeil, puis quand j'essaie de les retrouver pour les noter, il n'en reste plus rien. Il me faudrait un branchement entre mon cerveau et mon ordinateur. Donc, qu'est-ce que je me racontais à 6 h 30 ? Ah

oui... Ruth tombe sur un courrier/courriel où un ancien camarade de son père l'appelle PM (pour Pierre-Martin), mais quand elle demande des explications, Martin se montre évasif. Il ne veut pas avouer que, comme sa fille, il n'aimait pas son prénom. Il est à son propre sujet d'une discrétion, d'une pudeur qui le rendent trouble aux yeux des autres. Il est le parfait opposé de cet Internet où tout le monde s'exhibe. Il protège farouchement le « misérable petit tas de secrets » qu'est un être humain selon Malraux, et il en devient énigmatique.

J'ai discuté avec Pierre ce matin. C'est curieux comme mes idées se précisent quand je lui parle, en même temps qu'elles me paraissent s'appauvrir. C'est que, pour lui raconter les grandes lignes d'une histoire, je suis obligée de renoncer à tous les possibles qui sont encore en moi. J'ai d'ailleurs le sentiment ces jours-ci de fermer des portes l'une après l'autre. Je sais que mon roman ne sera pas humoristique, même si je peux préserver des notations cocasses. Je ne crois pas qu'il explorera en profondeur les arcanes d'Internet. Donc, j'ai parlé à Pierre d'un thriller dans lequel une adolescente aurait peu à peu la peur que son père soit un assassin, peur que le lecteur partage puisque la scène initiale du roman le montre en train de tuer. Sauf que je vais utiliser la technique récurrente des Clark d'une scène de crime inaugurale où le lecteur est dans la tête d'un assassin, jamais décrit, jamais vu de l'extérieur, et qui ne sera donc pas celui qu'on croit. Puis nous avons parlé, Pierre et moi, des motivations de l'assassin. Chez les Clark, c'est souvent un psychopathe, ce qui est bien commode, car il n'est guère besoin d'expliquer son geste, il tue parce qu'il aime tuer, parce qu'il est

sadique, parce qu'on l'a humilié quand il était enfant, parce qu'il souffre d'une carence affective, et même d'un véritable handicap émotionnel. Je pense à ce septuagénaire autrichien, récemment jugé, qui a séquestré et violé sa fille pendant un quart de siècle, il n'a pas l'air d'éprouver du remords, il n'a pas l'air d'éprouver tout court. J'ai dit à Pierre que l'existence de tels monstres a toujours été pour moi comme une preuve de la non-existence de Dieu. Ils sont non-humains, ils torturent, violent, tuent sans compassion, sans remords, sans aucun sentiment propre à l'humanité. Je lui ai dit que cela me fait le même effet qu'à Darwin la découverte du comportement de certain insecte qui fait bouffer par ses larves d'autres insectes vivants qu'il a dû paralyser. Aucun sadisme chez cet animal, c'est la nature qui le fait agir ainsi. Darwin en a perdu la foi. D'une certaine manière, mon interrogation sur «le monstre» rejoint le dogme de la prédestination chez Calvin, si scandaleux pour qui croit à la liberté humaine. Dans le calvinisme, personne ne fait son propre salut, certains sont condamnés, d'autres sont sauvés, nos actes n'y sont pour rien. Est-ce, que dans l'optique calviniste, ce septuagénaire autrichien peut être sauvé si telle est la volonté divine? Tout cela ne me dit pas pourquoi on a tué Géraldine. Le premier meurtre est le plus compliqué à justifier. Après, que ce soit dans Clark ou Christie, l'assassin continue de tuer pour supprimer des témoins gênants. Bref, c'est le premier crime qui coûte (à expliquer).

J'ai regardé Jean-Pierre Cassel sur Internet. Trop de nez, trop de bras, trop de jambes. Au repos, il fait grand échalas. Dès qu'il bouge, il a l'air en apesanteur. Il est

fluide, entre danseur classique et danseur de claquettes, moins punchy qu'un Fred Astaire (du reste assez proche par le côté anguleux), mais gracieux, elfique.

Tiens, j'ai croisé Louise dans la rue. Elle a un pull à larges rayures tricoté grand-mère, un châle, une tignasse rousse courte et mal effrangée, la clope au bec. À cette promeneuse entrevue s'est tout de suite superposée l'actrice de mon film d'hier soir (*Pour un garçon* avec Hugh Grant...), blême, les yeux souvent rougis par une crise de larmes, un bonnet andin sur la tête. Je m'aperçois que j'entre dans la phase obsessionnelle, tout se rapporte à mon histoire, tout doit servir.

Dimanche 22 mars

Il y a d'étranges points communs entre ce que j'ai en tête et le dernier Clark que je lis : *Cette chanson que je n'oublierai jamais*. Tout d'abord, il y a un prologue indiqué comme tel et qui se passe vingt ans plus tôt. Ensuite, Clark s'offre une commodité qui m'arrangerait aussi, elle alterne le « je » et le « il » d'un chapitre à l'autre, sans régularité comme sans préavis. Il m'a fallu cinq lignes pour comprendre que le récit avait changé de focalisation. Si j'en faisais autant, je serais obligée d'allumer les warnings comme Dickens signalant : « Récit d'Esther ». Par ailleurs, il est question de deux crimes à vingt ans d'écart avec le même potentiel coupable. Or, c'est bien ce vers quoi je m'achemine, Martin étant soupçonné d'avoir tué Géraldine quand ils étaient en terminale, ayant peut-être tué sa femme, décédée brutalement d'une sorte d'AVC, et méditant peut-être d'en tuer d'autres, Louise et Évangélista. Je vais donc regarder

de très près la manière dont Clark conduit l'intrigue. Hier, en marchant le long de la Loire avec Pierre, celui-ci a répondu de façon très simple et claire à la question qu'on me pose si souvent et qui a motivé ce journal : « D'où ça vous vient, les idées ? » Il a dit :

« De l'observation du monde et des autres livres. »

Je suis à ce moment de mes recherches où j'ai le sentiment de traverser le monde en étant aimantée : tout ce dont j'ai besoin vient se « plaquer » contre moi. Dans le Clark que je lis, la narratrice devient l'épouse de celui qui est suspect de deux meurtres, et le lecteur ne peut que souhaiter son innocence. Mais dès le prologue, la narratrice dit qu'elle voudrait « sauver la vie de son mari, si elle mérite d'être sauvée ». Donc, elle doute de son mari, comme Ruth doute de son père... Pour que mon adolescente ne rebute pas trop mon lecteur, il faudra qu'elle soit en quelque sorte contrainte par les faits à croire son père coupable. Et qu'elle résiste à cette évidence.

Vendredi 27 mars

Je me sens psychiquement défoncée, trop de rencontres, d'animations, d'interviews, de gens, de sourires, de transports en tous genres. J'étais contente de repasser mes chemises à l'instant, comme si je faisais enfin autre chose que brasser de l'air. Malheureusement, ce sont les chemises que je vais mettre dans ma valise dimanche, destination Toulouse...

J'ai lu le dernier *opus*, bien fait, de Clark, même si les motivations des criminels sont toujours *in fine* décevantes.

Je commence Harlan Coben. J'ai envie de rivaliser avec tous ces faiseurs de thrillers. Leur technique de « *page turner* » est bien rodée, un peu grossière parfois, par exemple quand on abandonne le héros en plein danger pour passer à une intrigue secondaire. Cela ne m'intimide guère. Reste la maîtrise d'une histoire avec plusieurs fils conducteurs, les soupçons qu'on fait se déplacer d'un personnage sur l'autre, les fausses pistes, bref, l'art d'embrouiller le lecteur tout en gardant soi-même les idées claires. C'est ce qui me fatigue : tenir une intrigue complexe et ramifiée dans ma petite cervelle. Je pense parfois à cette brave dame regardant passer Dickens dans la rue et s'exclamant à propos de son dernier roman : « C'est lui qui a fait tenir "tout ça" ensemble dans sa tête ! » Elle avait raison de s'extasier. Ma capacité de stockage limitée m'a toujours posé problème.

En lisant *Une chance de trop*, j'ai pensé que Martin pourrait avoir une belle-famille odieuse, cela semble le cas pour le héros de ce roman de Coben. Une famille très riche et pour qui il serait une sorte de raté, des gens tout prêts à croire à sa culpabilité. De mauvais alliés pour Ruth qui, au fond, ne les aime guère, même si la grand-mère essaie de les aguicher, elle et sa petite sœur Bethsabée. Ce sont peut-être ses deux seuls petits-enfants.

Samedi 4 avril

Bizarrement, Coben procède dans ce roman comme dans le dernier Clark que j'ai lu, en passant brusquement du point de vue du narrateur au je à celui du narrateur omniscient (Constance m'a signalé qu'on ne parle pas

dans ce cas de focalisation, d'après son cours de français). Je suis si peu focalisée (là, j'y ai droit) sur mon prochain roman qu'en regardant dans le train un DVD sur l'histoire de l'humanité, j'ai eu une forte envie d'écrire une histoire au temps de la préhistoire. C'est un peu alarmant que j'aie encore de ces écarts d'imaginaire, c'est que mon désir de cette histoire-ci est insuffisant. Ou peut-être en suis-je trop souvent distraite.

Pour Évangélista, je crois que j'ai trouvé le type de personnage, une femme d'une douceur exaspérante qui appelle Ruth et Bethsabée « mes poussinettes », qui sait tout faire, les confitures, les crumpets, la peinture sur soie, les boutures de rosiers, mais passe son temps à dire que c'est affreux ce qu'elle fait, qu'elle s'est encore trompée, que son gâteau est raté, s'excuse et s'accuse de tout. On peut avoir envie de la tuer.

J'ai presque renoncé à écrire pour le moment, même tenir ce journal s'avère difficile. Je réponds sur Internet à des écolières en Argentine, des collégiens allemands, une étudiante en master, un garçon qui s'interroge sur son homosexualité, je dédicace des livres, j'ai fait une préface, un texte sur Hector Malot, un autre pour les dix ans de « J'ai lu, j'élis ». C'est le service après-vente, quoi. Quand il reste un peu de place disponible dans mon cerveau, je le comble avec un film. Je me sens abruti.

Lundi 6 avril

En regardant *La Jeune Fille à la perle*, l'histoire d'une jeune

conservateur du musée de Cluny et que la jeune Louise, confondant pasteur et curé, ne comprendrait pas comment il a pu avoir deux filles sans «se faire renvoyer». Mais j'ai fait depuis une animation dans les deux CP de mes petites-filles et la classe d'Isis m'a fait cadeau d'une petite broche. Or, c'est une licorne, la licorne du musée de Cluny. Je suis assez superstitieuse quand je recherche un sujet de roman. Du moins, j'essaie de saisir des signes et la petite licorne est un signe, le signe que Martin est bien le conservateur du musée de Cluny. De même, le fait que L., qui ne m'appelle jamais, m'ait téléphoné hier est un signe, le signe que l'histoire de Louise doit être proche de la sienne...

Mercredi 8 avril

Je me demande ce qui m'empêche d'écrire. Est-ce que l'angoisse de la page blanche existe vraiment? Pourquoi est-ce que je ne m'y mets pas? Je me trouve comme excuse le fait que je suis tout le temps dérangée. Mais aujourd'hui j'étais au calme, à la maison. Or, j'ai fui, en regardant un film, en lisant le journal, en passant des coups de téléphone, etc. Listons les obstacles. Il y a... la peur de m'apercevoir que je n'y arrive pas, que je n'y arrive plus. Que je m'ennuie quand j'écris. Il y a la peur de l'inconnu, comme si j'étais invitée chez des gens que je n'ai jamais vus. Mes personnages. Pour le moment, je ne les aime pas. Alors, comment supporter leur compagnie jour et nuit pendant des mois? Mais il y a aussi la peur de ce que je connais bien, la fatigue d'écrire, l'obsession de l'histoire, la tension qui ne se relâche plus quoi que je fasse.

Mais j'ai aussi un problème technique pour le démar-

rage. Essayons déjà de le poser. Comment Ruth va-t-elle mettre la photo de classe sur le site perdu-de-vue.com sans que son père le sache? Faut-il qu'elle s'inscrive sur le site, est-ce payant, est-ce accessible aux mineurs? Je me demandais si je n'allais pas commencer mon récit par le regard de Dampierre, le véritable assassin, découvrant la photo de classe sur le site, avec peut-être sous l'image de la jeune fille assassinée une très discrète petite croix noire. L'idée m'en est venue en lisant *Juste un regard* de Coben où il y a aussi une histoire de photo avec une jeune fille blonde dont le visage est barré d'une croix... Est-ce que tout le monde peut voir toutes les photos placées sur un site de ce genre? Comment fait-on pour y rechercher quelque chose de précis? Il faut que je voie tout ça ce soir, et que j'arrête de bloquer devant ces quelques considérations techniques.

J'ai trouvé quel est le crime de Martin Cassel, le misérable petit secret qu'il tient à cacher à ses filles. Ruth est née sept mois après le mariage, donc le fils du pasteur a fait Pâques avant les Rameaux, comme disait ma maman. Cela conduit Martin à multiplier les mensonges, mensonge sur la date de son mariage par exemple, puisqu'il ne peut pas changer la date de naissance de sa fille. Cela peut aussi expliquer qu'il soit en froid avec la belle-famille. Le mariage a été précipité. Aurait-il eu lieu s'il n'y avait pas eu cette grossesse? Les grands-parents maternels de Ruth cachent aussi la vérité par souci de bienséance, par respect pour leur fille défunte, mais il peut leur échapper des phrases à double sens. Ruth devine qu'il y a un squelette dans le placard.

Vendredi 10 avril

Je me suis inscrite sur trombi.com. J'ai pris une identité bidon : martincas76, ce qui m'a permis de constater qu'il y a déjà des marieaudemurail sur gmail (?!). J'ai placé ma photo de CP sur le site en mettant quatre noms, le mien, celui de la maîtresse, et deux noms de camarades que j'ai placés au pif. Il suffit de cliquer sur une languette sous le visage pour voir apparaître (ou pas) le nom de la personne, selon qu'elle a été identifiée (ou pas) par celui qui a mis la photo. Et tout cela sans autorisation... Allô, la CNIL ?

Plus j'y pense, plus je me dis que je dois utiliser les ingrédients du thriller pour raconter une histoire où il n'y aurait finalement aucun crime. Géraldine n'était pas enceinte de Martin, mais d'un autre garçon avec lequel elle avait pensé simplement flirter pour rendre Martin jaloux. Mais le flirt est allé trop loin, à son corps défendant. S'est-elle tuée, ou était-ce accidentel ? Le saura-t-on dans mon histoire ? De toute façon, il n'y a pas eu de crime. Quant à la mère de Ruth, décédée brutalement, elle est bien morte d'un AVC. Ce sont les fabulations de Ruth, manipulée par sa copine, qui font de Martin Cassel aux yeux du lecteur un psychopathe en passe de récidiver sur Louise et Évangélista. Martin aura aussi un comportement trouble, uniquement pour cacher de misérables petits secrets sans importance, comme le fait que sa femme était enceinte lorsqu'il l'a épousée... Titre possible : *Thriller.com*.

Quand Ruth et Déborah examineront la photo de classe avec une loupe, elles s'apercevront que Géraldine tient

la main de Martin. Et Alice, la future femme de Martin, est à l'autre bout du groupe...

Les faits remontent à 1992 quand Martin était en TC3. Il s'est marié à 23 ans, Alice étant déjà enceinte de Ruth. Ruth est en troisième, elle a donc 14 ans. 23 + 14, Martin a 37 ans. Il me manque un nom de famille pour Alice, la belle-famille peut avoir une certaine importance dans mon histoire.

Samedi 11 avril

En relisant *Recherche jeune femme aimant danser* et en voyant que les chapitres, comme souvent chez Clark, ne sont que des dates, du 23 au 26 février par exemple, je me suis dit que l'action de mon roman devra se dérouler sur quelques jours. Autrement, les soupçons de Ruth sur son père vont devenir odieux et le retournement final sera plutôt pénible. C'est en quelque sorte un égarement de la pensée sur un court laps de temps.

Quand on lit un roman policier en sachant qui est le coupable, ce qui est mon cas présentement, on s'aperçoit que l'auteur induit le lecteur en erreur de façon assez grossière. Ainsi, l'assassin dit à voix haute en regardant à la télé le flash d'info sur le meurtre de la jolie Erin : « Erin, qui a bien pu vous faire ça ? » Or, il est seul et n'a donc personne à duper, à part le lecteur. Bien sûr, Clark pourra se justifier en parlant d'un dédoublement de la personnalité...

Hier soir, je commençais à ressentir le besoin de vivre en huis clos avec mes personnages. Ce journal va me

gêner, j'ai besoin de mariner dans ma tête, de m'enfouir dans ma grotte sous les oreillers, d'être comme le rêveur éveillé des *Mille et Une Nuits*. Les mots doivent garder des contours flous, les phrases rester en suspens pour que les personnages sortent lentement de leur néant.

Mardi 14 avril

Jusqu'où peut-on aller en littérature jeunesse ? Je sens un tel retour du politiquement correct, on m'a posé tant de questions ces derniers temps sur le « message » de mes romans que c'en est un peu inhibant. J'ai lu *Jusqu'au bout de la peur* et *L'Écolier assassin* que ma sœur a écrits pour l'École des loisirs et j'ai compté les cadavres. Cela me laisse une marge de manœuvre si *in fine* j'ai envie d'un « vrai » thriller avec psychopathe.

J'ai les pièces d'un puzzle, il m'en manque, il y en a en trop. Je me laisse dériver à la remorque de mes personnages, passant de l'un à l'autre, cherchant une entrée dans mon histoire, une scène que j'aurais envie d'écrire. Tant que je ne la tiendrai pas, je n'écrirai pas. Je sens bien que continuer ce journal va me pomper une énergie dont j'ai besoin ailleurs. Je me redis une fois de plus que : « Écrire, c'est gérer ces milliers d'heures où on n'écrit pas. » Si je veux me remettre à écrire, je vais devoir cesser tout à fait de le faire.

Mercredi 15 avril

Quand on s'inscrit sur un site de recherche, on entre son

e-mail, son nom, sa date de naissance, sa ville de résidence, puis on indique son parcours scolaire, voire professionnel. Le site ne fournit pas le mail de l'adhérent, on communique donc par son intermédiaire. Sous la photo, les filles écriront : **Si vous vous êtes reconnu, écrivez à...** Je pense qu'elles vont s'inscrire sous le nom de Martin Cassel et créer un mail à ce nom sur gmail comme je l'ai fait moi-même.

J'ai pensé à un truc : les deux filles de la terminale sont en fait des jumelles, des blondes aux yeux noisette. Mais l'une avec un visage en longueur et l'autre une face dilatée, principale différence entre elles deux. Elles s'appellent Ève-Marie et Marie-Ève Lechemin. Martin a d'abord été amoureux d'Ève-Marie, plus extravertie, rentre-dedans. Puis il a pris ses distances. Mais Ève-Marie était sincèrement amoureuse, et pour le rendre jaloux, elle flirte sous son nez avec Guy Dampierre. Elle pousse le jeu un peu trop loin et, à son corps défendant, devient la petite amie de Dampierre et se retrouve même enceinte. Elle rompt tout en lui annonçant sa décision d'avorter. On va la retrouver dans la Loire. Et c'est bien un crime, mais qui sera classé comme suicide. Quatre ans plus tard, Martin retrouve l'autre jumelle sur les bancs de la fac, et cette fois-ci est la bonne. Ils sont tous deux amoureux, Marie-Ève se retrouve enceinte un peu vite, comme une répétition de l'histoire de sa sœur. La conclusion en est tout autre, puisqu'ils se marient et que naît Bethsabée.

Il s'était aperçu deux années auparavant que quelqu'un avait placé sur perdu-de-vue.com une photo de classe où appa-

raissait Marie-Ève. Elle était alors en troisième. Il avait eu un choc en la reconnaissant sur son écran. Mais n'était-ce pas ce qu'il attendait en inspectant régulièrement ce genre de sites ? On pouvait cliquer sous chaque visage et le nom de la personne, quand elle avait été identifiée, s'inscrivait dans un cartouche. Lui-même n'était arrivé à Guez-de-Balzac qu'en classe de seconde, mais certains visages dans le groupe d'adolescents lui étaient familiers. Il y avait Alice Meyzieux, par exemple, et déjà Martin Cassel.

Et c'était Martin Cassel qui venait de déposer une nouvelle photo sur perdu-de-vue.com, la photo de classe de la fameuse TC3, la terminale des petits génies, de celles et ceux qui iraient en prépa. Les deux sœurs Lechemin s'étaient retrouvées en TC3, elles étaient là, Marie-Ève et Ève-Marie. Elles souriaient. Mais pas lui. Pas Martin Cassel. Ça lui aurait arraché la gueule de sourire au photographe.

Sa main moite se crispa sur la souris. Il le haïssait autant qu'il y a vingt ans. Non, plus, car maintenant il savait tout le mal qu'il lui avait fait.

Un paranoïaque. Voilà Guy Dampierre. J'ai cherché des renseignements sur Wikipédia ce matin. Voilà ce qui définit un bon parano :

- la surestimation pathologique de soi ;
- la méfiance extrême à l'égard des autres ;
- la susceptibilité démesurée ;
- la fausseté du jugement.

Un parano s'attend à ce que les autres lui nuisent et le trompent. Il voit des significations cachées dans les choses les plus anodines, il ne pardonne pas quand il s'estime blessé. La psychose paranoïaque s'installe entre 30

et 40 ans, ce qui correspond à l'âge de mon personnage. Son délire très organisé peut entraîner momentanément l'adhésion de son auditoire, ce qui sera le cas pour Ruth (et le lecteur). Le parano est d'autant plus à craindre qu'il se fixe sur un persécuteur imaginaire précis. Il fait porter aux autres la responsabilité de ses propres actes.

Dampierre va envoyer un message *via* le site de recherche pour celui qu'il croit être Martin Cassel, mais qui est en fait le tandem Ruth-Déborah. On est dans sa tête, on sent qu'il a peur de Cassel, qu'il prend contact avec lui prudemment, car il a totalement renversé la situation. C'est Martin l'assassin d'Ève-Marie, et il le soupçonne d'avoir aussi tué l'autre jumelle devenue sa femme.

Vendredi 17 avril

Je pourrais adopter la forme suivante : un texte au «il» du meurtrier, écrit en italique pour plus de lisibilité. On est dans la tête de Dampierre. Au début, même si ses sentiments sont violents, il paraît quelqu'un de lucide, structuré, décidé à faire éclater la vérité. Ce qu'il dit a du sens et malheureusement accuse Martin Cassel. Le reste de l'histoire est porté par le «je» de Ruth. Elle reçoit des mails de Dampierre *via* le site. Au début, Dampierre croit qu'elle est Martin, mais elle finit par le détromper. Peu à peu, il obtient des infos sur elle, son mail perso, son adresse, etc. Ce qu'il lui «révèle» sur son père la bouleverse jusqu'à la tétaniser. Le lecteur s'apercevra avant elle que son interlocuteur est fou. Et dangereux. En faisant progresser l'histoire par des mails, j'évite le face-à-face

Dampierre-Ruth. La manipulation se fait à distance et du coup je retrouve mon projet initial d'explorer les dangers d'Internet. Voyeurisme, exhibitionnisme, paranoïa, manipulation, etc.

Et si j'inversais ? Le je est celui du fou, le lecteur serait encore plus sous influence. On suivrait un fou menant l'enquête, entre autres pour prouver que Martin a bien assassiné sa femme. Peu à peu, le lecteur s'apercevra que le discours de Dampierre se dégingue. C'est la photo sur le site qui enclenche le processus. Les faits se sont passés il y a dix-huit ans, Ève-Marie avait dix-huit ans. C'est un lugubre anniversaire que célèbre Martin Cassel en mettant cette photo sur le site. Du moins, c'est l'avis de Dampierre qui interprète tout, en bon parano qu'il est.

Samedi 18 avril

J'ai été si agacée ces dernières semaines qu'on me demande si souvent quel était mon « message » à propos de *Oh, boy!* ou de *Simple* que je me suis recentrée sur l'histoire et rien que l'histoire, le thriller pouvant d'ailleurs paraître un genre assez vain, qu'on consomme puis qu'on oublie. Mais je m'aperçois que, de fait, je cherche à délivrer quelque chose, pas forcément un message avec ce que cela impliquerait de certitude, mais quelque chose qui est en moi. Proust disait « délivrer la beauté enclose ». Pour moi, c'est le sens que je cherche, le sens de la vie ou de ma vie. J'ai parfois dit aux jeunes que « le bonheur, c'est de savoir quoi faire de son malheur ». Ces jours derniers, à force de narrations, je me suis éloignée de ma thématique initiale sur Internet et les risques

Dimanche 3 mai

C'est curieux, j'ai écrit deux pages en démarrant par : « Il y a dix-huit ans, elle avait dix-huit ans. » J'ai même ouvert un document Word intitulé *Thriller.com*. Puis j'ai arrêté en pensant que Déborah était gothique et que je devais me documenter pour mieux la connaître. Entre-temps, j'ai corrigé les épreuves de *Malo de Lange* et perdu tout intérêt à ce que j'écrivais. *Shit*.

Mardi 5 mai

Quatre feuillets. Je n'ai pas envie d'écrire. Je regarde *Doctor House*, je parle anglais dans ma tête, ça n'aide pas. Je lis des bédés. Je pars en Suisse jeudi, je vais lire dans le train le pamphlet de monsieur Bayrou. La politique m'intéresse. Tout m'intéresse. Pas mon histoire. Pourtant, je voyais bien Martin Cassel en médecin anesthésiste, le docteur House est passé par là. C'est un personnage très adolescent.

Je sais que je devrais m'enfouir sous des oreillers, arrêter de fuir, chercher la scène suivante, surtout chercher comment trouver quelque chose à raconter qui m'amuse. Je le sais, je ne le fais pas. J'aime bien vivre comme ça, marcher, parler, lire, regarder des films, faire un peu de cuisine, un peu de ménage, je me sens pleinement vivante comme ça. Le seul désagrément, c'est que j'ai un petit sentiment de culpabilité parce que je ne fous rien. Mais autrement, c'est bien.

Lundi 11 mai

J'ai eu 55 ans le 6, journée d'anniversaire où j'ai entendu

le chirurgien dire à mon père : « Vous allez mourir... si vous n'acceptez pas une opération à cœur ouvert. » Puis j'ai dû partir faire des animations en Suisse, et passer toute une journée, le 8, enfermée dans une cave. À ce qu'il paraît, je faisais des signatures sur un salon. Le soir, j'ai pu enfin pleurer dans les bras de mon mari en pensant que j'allais perdre mon papa, d'une façon ou d'une autre, et que l'histoire que je cherche, c'est celle-là. L'histoire d'une fille qui a perdu son père parce qu'elle a peur de lui, et qui voudrait l'aimer comme lorsqu'elle avait quatre ou cinq ans. Je savais dans le train pour la Suisse que je terminerais mon roman de cette manière-là : Ruth embrassant son père comme le fait sa petite sœur Bethsabée, sans avoir peur d'en être aimée.

Dimanche 17 mai

Cinq feuillets. Et j'ai déjà retravaillé le début.

Plus je lis de thrillers, plus s'impose à moi cette impression que c'est un genre « vain ». C'est d'autant plus surprenant qu'on jette toutes ses forces de lecteur dans la bataille et qu'on veut à tout prix le mot de la fin. Une machine à faire lire, comme disaient Boileau et Narcejac, à propos du roman policier. C'est cette futilité qui me fait hésiter, chercher l'échappatoire, le sens caché, le double niveau. J'ai pensé à un regard critique sur Internet, j'ai pensé à une analyse du lien père-fille, quelque chose qui aille au-delà de l'intrigue-à-énigme-avec-psychopathe. Mais est-ce parce que le thriller me paraît dépourvu d'ambition que je recule ou bien parce que j'ai peur ne

pas savoir me concentrer sur une intrigue ? En clair, je ne suis pas « cap ». Du coup, je cherche des trames annexes, une histoire d'amour entre Martin Cassel et la baby-sitter, ou une plongée dans le monde professionnel de Cassel qui est, selon les jours, médecin anesthésiste, juge, avocat spécialisé dans les divorces, etc.

Je suis revenue du salon européen du livre de Sarrebruck, perdue dans les brumes rhinopharyngées et l'esprit à vau-l'eau. Provisoirement, je conclus que je dois me centrer sur les deux protagonistes, le parano et l'ado, et ne pas chercher d'échappatoire d'aucune nature. L'intrigue, toute l'intrigue, rien que l'intrigue, à énigme, avec psychopathe. Le reste me sera donné par surcroît.

Lundi 18 mai

Huitième feuillet. Je commence une sciatique et les objets me tombent des mains. C'est plutôt bon signe, hélas. Signe que je retravaille... Je me centre sur l'histoire, rien que l'histoire. Et sur mon lecteur qui a l'âge de mon héroïne. Car je ne dois pas regarder par-dessus son épaule si un adulte me lit aussi. C'est mon problème depuis que je me suis aperçue que beaucoup d'adultes appréciaient mes livres. Je risque de me tromper de cible. Or, c'est quand je pense à mon lecteur, enfant ou adolescent, que je trouve le ton juste, celui qui me convient.

Lundi 25 mai

J'ai continué d'écrire, soulevant mille interrogations au passage sur des choses aussi diverses que les greffes cœur-

poumon et le tuning des bagnoles. La jeune fille sera étranglée par une cravate avant d'être jetée à l'eau, ce qui se rapproche de ce qui est arrivé au frère de Pierre, retrouvé mort dans la Charente avec des marques de strangulation et des comprimés dans l'estomac. Il avait dix-huit ans. La police avait conclu au suicide (?). Je vais demander à Pierre la permission de lire le dossier qu'il a constitué récemment dans l'espoir de découvrir ce qui s'est réellement passé. C'est cette histoire-là qui est derrière la mienne, cette histoire que m'a racontée Pierre quand nous nous sommes rencontrés. J'avais dix-huit ans.

Mon héros, Martin Cassel, est anesthésiste comme celui dont dépendra la vie de mon père dans quelques jours.

J'ai opté pour une intrigue à la Higgins Clark que je continue de lire méthodiquement, mais avec une problématique adolescente.

Je me suis entourée de livres, de films, et désormais de personnages, comme un voyageur prépare ses valises.

On demanda un jour à cette chanteuse que j'aime bien, France Gall, si son verbe de prédilection était celui de sa chanson : « Résiste ! » Elle a répondu qu'elle préférerait : « Traverse ! »

Mes romans sont mes chemins de traverse. J'arrête ici ce journal. *Life goes on*. Je compte sur mon roman, *Thriller.com*, pour traverser cet été 2009.

Post-scriptum: mon roman *Le Tueur à la cravate* a été achevé le 3 septembre 2009. Papa n'a pas été opéré. Je cherche mon prochain sujet de roman.